

No 9

(Tous droits réservés.)

## LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

(Suite)

« Il semblait bien déterminé à attendre mon retour sur la terre ferme. Dans sa cervelle de sanglier ceci ne formait qu'une question de temps.

« Je devais donc aviser à quelque moyen de me débarrasser de cet obstacle vivant, dans mon chemin, mais lequel ?... En me penchant pour examiner le terrain autour de moi, ma coiffure, — un bonnet de peau de castor — tomba à terre. Le sanglier se précipita, le déchira à pleines dents et le piétina. En suivant du regard la méchanceté très manifeste de la bête hirsute, je reconnus avec bonheur, dans l'herbe au-dessous de moi, mon briquet. Mais comment le ravoir ? Descendre le quérir moi-même, c'était consentir à une lutte, un combat risqué, avec le sanglier, je préférais un autre moyen !

« J'enlevai ma chemise, et la découpant en longues lanières, j'en tressai une corde, qui déroulée, touchait au sol. Je fis un nœud coulant à l'un des bouts pour pêcher mon briquet.

« Afin d'attirer l'attention de mon assiégeant ailleurs que sur mon filet, je lui jetai ma tunique. Il se disposa, irrité, à lui infliger le même sort qu'à mon couvre-chef. Et moi, durant ce temps-là, je pêchais au briquet. Après trois ou quatre essais infructueux, je parvins à l'attraper ; je tirai sur la corde, sans précipitation, sans secousse, et j'eus la joie d'enlever mon briquet.

« Alors, en moins de temps que cela ne prend de le dire, j'avais fabriqué une mèche d'un morceau de toile et je l'allumai, et, mettant en joue, je blessais mortellement du premier coup mon ennemi, que j'achevai à coup de pierre et de bâton aussitôt descendu de l'arbre.

« Je fis du feu, immédiatement, et je mangeai une tranche grillée du féroce animal. J'en accommodai plusieurs morceaux que j'emportai avec moi, en reprenant ma marche errante.

« J'errai à l'aventure les deux jours suivants.

« Le sixième jour de mon absence dans les bois, je découvris des pistes fraîches de sauvages. Sans réfléchir où cela me conduirait ou si cela m'éloignerait davantage de vous, je résolus de les suivre. Je n'avais plus qu'un petit morceau de viande, et j'aimais autant risquer ma vie entre les mains de ces inconnus que de périr d'inanition dans les bois.

« Je marchai tout le jour ; le soir, j'arrivai à un endroit sur le bord d'une grande rivière — je crois que c'est celle où nous naviguons présentement — où l'on avait arrêté depuis peu. Je trouvai auprès du foyer éteint, une cabane faite de branchages. J'y entrai, elle était déserte. Alors, je m'y installai et j'y passai une nuit sur une couche de rameaux et de mousse, où un profond sommeil réparateur raffermi mes forces ébranlées.

« Je repartis avec plus de courage et marchai bravement tout le jour, n'ayant pour me sustenter en ces vingt-quatre heures que quelques racines de plantes, cueillies le long de ma route. Au déclin de l'astre lumineux, j'arrivai encore à une hutte comme celle de la

veille. Je m'y installai encore pour la nuit. J'examinai la place, et tout me porta à croire que je serais avec mes devanciers, le lendemain.

« Plein de confiance je cherchai du repos, et je dormis d'un trait jusqu'au matin.

« Mon déjeuner fut frugal : un peu d'eau et un cran de plus à ma ceinture, et... en route !

« Vous comprenez qu'épuisé comme je l'étais, j'eus à me reposer souvent.

« Vers le midi, je remarquai que les traces devant moi devenaient plus fraîches. J'employai donc une plus grande précaution à mesure que j'avancais, mais je ne rencontrai rien de suspect.

« Le soir, je débouchai en vue d'un campement qui semblait occupé, mais après une observation sommaire, ne voyant personne s'y mouvoir, je me dis que peut-être on avait évacué l'endroit pour reprendre une autre étape, et que la Providence me favorisait comme les deux jours précédents.

« Je me glissai d'arbre en arbre, et j'arrivai au campement. La cendre du foyer était encore toute chaude. J'entrai dans la plus petite des cabanes — il y en avait deux — et je constatai à mon extrême surprise, qu'elle ne devait être que temporairement abandonnée. Il y avait dans un coin sur un lit de feuillage, des peaux moelleuses étendues ; un fusil était appuyé contre la paroi opposée et quelques habits étaient jetés pêle-mêle dans le coin le plus obscur de la hutte. Tout indiquait que les maîtres allaient revenir d'un moment à l'autre.

« Comme cette idée me traversait l'esprit, j'entendis des voix humaines. Elles se rapprochent.

« Fuir ? Un coup d'œil risqué au dehors me montre qu'il est trop tard car je serais découvert. Me cacher ? Pourquoi ? Ai-je affaire à des ennemis ? Je ne sais, mais un mouvement instinctif me pousse à m'ensevelir sous les vêtements entassés en la partie obscure de la cabane.

« Les voix deviennent distinctes. On entre où je suis, en causant. Au langage, je reconnais deux Français. J'allais me lever et réclamer secours, lorsque quelques mots me retinrent dans ma cachette.

« L'on parlait de vous, messieurs, en termes malveillants.

— De nous ? s'exclamèrent ensemble de la Salle et Tonty.

— Oui !

— Et que disait-on ?

— Lorsqu'ils franchissaient le seuil de la hutte, ils disaient :

« — Ainsi, tu les as bien vus ?

« — Oui !

« — Ils étaient là tous les deux ?

« — Tonty rentrait d'une partie de chasse, je crois. Ses habits et ceux de ses compagnons portaient les traces d'un voyage dans la savane.

« — Combien sont-ils ?

« — Aussi nombreux, sinon plus que nous.

« — Penses-tu aller les attaquer cette nuit ?

« — Ils se gardent trop bien.

« — Que proposerais-tu en ce cas ?

« — Attendre ! Epier leurs faits, et, lorsque quelques-uns se détacheront du groupe principal, nous en emparer. De la sorte nous les affaibliront, et un coup de main aura plus de chance de réussite.

« — Et quand nous tiendrons captifs les deux chefs français ?

« — Nous deviendrons sauvages, et, comme les sauvages, nous les torturerons !

« — Chevalier, reprit l'une des voix, après un silence qui me pesait beaucoup, « vous ne m'avez pas encore conté l'histoire attachée au tableau de votre madone, quoique vous me l'avez promis et que je vous aie rafraîchi la mémoire !... Et, d'ailleurs, vous êtes en dette avec moi. Ne vous ai-je pas entretenu maintes fois des motifs de ma haine envers de la Salle, qui, à Cataracouy, me déshonorait en m'accolant une sentence inique pour un forfait dont je suis innocent ?

— Comment ! c'est Jolicœur ! s'écria de la Salle, Jolicœur que vous aviez assommé à Paris, chevalier, d'un coup de votre main de fer, vous en souvient-il ?

— Certes ! nous l'avions laissé sur le pavé comme mort.

— Et il vit !... Ah ! le coquin ! reprit de la Salle.

— Mon histoire est très-brièvement narrée, dit celui que Jolicœur appelait chevalier. Mon inimitié, à moi, remonte à la guerre de Messine, à la période de captivité du capitaine de Tonty !...

— Hein ! fit Tonty, surpris à son tour. En quoi ai-je pu mériter la défaveur de cet olibrius ?

Prudhomme continua :

« Mon père était le gouverneur de Métasse où le chevalier de Tonty fut détenu six mois. Il avait été pris à l'attaque de la porte Libisso, de Messine. Moi, dans cette même affaire, j'eus un sort analogue ; je tombai aux mains des Français. Mon père était tuteur d'une jeune parente, qu'à cause de la guerre il gardait près de lui, dans la forteresse de Métasse. Nous étions compagnons d'enfance, amis d'adolescence, et... fiancés un peu plus tard !... Eh bien ! ce Tonty de malheur m'a ravi l'affection de mon amie... Comment cela s'est-il effectué ?... Je l'ignore, mais à mon retour au foyer paternel, à la cessation des hostilités, je trouvai ma bien-aimée changée dans ses sentiments à mon égard. Je ne pouvais comprendre d'abord son attitude contrainte avec moi. J'employai la ruse pour l'apprendre. Je lui insinuai subtilement que mon cœur avait changé sa foi. Je la vis accueillir mes propos d'un air content, et je l'amenai graduellement à des confidences, où elle me révéla l'état de son cœur croyant le mien affecté pareillement.

« Je dissimulai ma rage à la découverte de ces faits, mais je me jurai dès lors de retrouver ce Tonty qui me ravissait l'amour de celle que j'aimais, et de lui faire expier chèrement les souffrances qu'il m'avait causées.

— Hélas ! murmura Tonty, je voyais souvent la douce enfant, mais sans jamais penser à m'en faire aimer. Tout militait contre moi : j'étais ennemi et prisonnier ; je n'étais pas Italien, étant né et ayant été élevé en France ; je n'avais que mon grade et ma solde ; j'étais pauvre. Ces considérations m'empêchèrent de lui conter fleurette. Elle était spirituelle, gaie, et cela relevait la monotonie de ma captivité que de la voir et de l'entendre !... Mais je ne croyais pas inspirer un sentiment si tendre. Cela m'est bien doux de l'apprendre passée la douzième heure... Et cet amant malheureux, ce fiancé aux rêves évanouis, il a tort de m'en vouloir. Je ne lui veux pas de mal, il souffre assez, mais qu'il me laisse en repos, ou il verra si j'ai la main pesante !...

Et sur le grand fleuve, les canots voguaient toujours, rapidement menés par les vigoureux nageurs.

## CHAPITRE XIII

AUX BOUCHES DU MISSISSIPI

Par un temps de brume, on arriva à Kappa. L'on y battait du tambour. Ce signe, généralement précurseur de proclamation et de rassemblement, de nature pacifique ou belliqueuse, détermina nos gens à débarquer sur la rive opposée où, en moins de trente